

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

ÉMILE LEVASSEUR

A propos de l'atlas statistique des États-Unis

Journal de la société statistique de Paris, tome 27 (1886), p. 16-23

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1886__27__16_0

© Société de statistique de Paris, 1886, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III.

A PROPOS DE L'ATLAS STATISTIQUE DES ÉTATS-UNIS (1).

M. le général Fr. Walker a fait don à la Société de statistique, à l'occasion du Congrès de statistique tenu à Paris, d'un exemplaire de l'atlas intitulé : *Scribner's statistical atlas of the United States showing by graphic methods their present conditions and their political, social and industrial development*. Je suis chargé de rendre compte de cet ouvrage; j'acquitte aujourd'hui ma dette.

Quelques mots d'abord sur l'exécution du travail. La publication fait grand honneur aux fils Schribner qui ont osé entreprendre une œuvre aussi considérable et qui l'ont éditée avec autant de soin que de luxe, aux deux auteurs, M. Fletcher W. Hewes, qui a conçu le plan de l'ouvrage et exécuté presque tous les graphiques, et M. Henry Gannett, qui a rédigé le texte, revu les figures et composé la partie relative à la géographie physique, et, j'ajouterai à M. Francis A. Walker, président de l'Institut technologique de Boston et surintendant du neuvième et du dixième census, auquel l'ouvrage est dédié; c'est un légitime hommage que les auteurs et les éditeurs ont rendu au savant statisticien qui a fourni, dans les deux remarquables recensements de 1870 et de 1880, les principaux éléments de cette publication. On peut dire qu'un pareil atlas fait honneur même aux États-Unis; car je ne connais aucune nation qui puisse lui opposer aujourd'hui une étude statistique de son histoire politique, de ses forces productives et de ses richesses aussi variée, aussi complète, aussi riche en cartes et en figures de statistique, et aussi expressive. Mon opinion sur l'emploi des figures est trop conforme à celle des auteurs pour que je ne me fasse pas un plaisir de citer un passage de leur préface :

« Grouper ces différentes espèces de faits et déterminer les rapports des uns avec les autres, est, lorsqu'on ne dispose que des chiffres de la statistique, une formidable tâche. Mais, quand ces faits sont exprimés, non seulement dans des tableaux, mais sous forme graphique, par des cartes ou des diagrammes, qui revêtent de chair et de sang la sèche ossature de la statistique, leur étude devient un plaisir plutôt qu'une tâche. La densité de la population, la proportion des illettrés, la richesse et la pauvreté des diverses parties du territoire et un grand nombre d'autres traits importants de l'état social, qu'on ne saisissait que vaguement, apparaissent avec éclat et font une impression si vive qu'on ne les oublie pas facilement. Grâce à ce procédé, non seulement le statisticien et l'économiste, mais la foule, qui cependant fait l'opinion et dirige les affaires publiques, peut acquérir du pays et de ses ressources une connaissance qui est nécessaire pour gouverner avec intelligence et avec succès. »

Je suis convaincu de la justesse des réflexions des auteurs. Je me suis efforcé depuis longtemps de faire pénétrer quelques-uns des résultats de la statistique dans l'enseignement secondaire à l'aide de ces procédés, et je souhaite que MM. Hewes et Gannett trouvent dans d'autres pays des imitateurs qui élèvent à leur patrie un monument de statistique graphique aussi complet et aussi instructif.

L'ouvrage se compose de 15 planches dont plusieurs renferment jusqu'à 6 cartes. Ces planches contiennent les tableaux de statistique, et, à côté, la traduction par

(1) Communication de M. Levasseur, dans la séance du 18 novembre 1885.

un graphique, qui consistent le plus souvent en cartes avec teintes régionales et en lignes ; l'emploi de la chromolithographie et le soin de l'exécution rendent très facile la lecture de ces graphiques, et les auteurs ont raison de dire que le vulgaire peut trouver un plaisir à les consulter. Chacun des treize chapitres entre lesquels les matières sont réparties, est accompagné, en outre, de plusieurs pages de texte. La liste de ces chapitres donnera une idée de l'étendue et de l'importance de cette analyse des forces sociales des États-Unis : géographie physique, histoire politique, progrès, population, mortalité, éducation, religion, professions, finances et commerce, agriculture, animaux, manufactures, divers.

Il me serait impossible, Messieurs, de vous donner une analyse de tant de matières diverses. Si je le tentais, je vous présenterais des ossements si décharnés que je ferais précisément l'opposé de ce que se sont proposé les auteurs. J'aime mieux choisir un point déterminé sur lequel je pourrai donner quelques détails. J'ai eu l'occasion d'étudier les États-Unis, il y a quelques années, dans mon cours du Collège de France ; je détache de mes notes les pages relatives à la production des céréales que je complète à l'aide des données de l'*Atlas statistique*.

L'exploitation agricole. — L'exploitation agricole s'est étendue avec la colonisation. Les colons du XVIII^e siècle ne cultivaient que des terres de la région située à l'est des Appalaches. Au milieu du XIX^e siècle, en 1850, sur 45 millions d'hectares qui étaient en culture, il n'y en avait que 15 millions entre les Appalaches et le Mississipi, en y comprenant les États du golfe, et que 5 à l'ouest du Mississipi.

Le nombre des terres en culture dans ces deux régions s'est élevé à 32 et à 15 millions d'hectares sur un total de 75 millions en 1870, à 42 et à 38 sur un total de 114 millions d'hectares en culture en 1880 (1).

	NOMBRE total des fermes (par milliers).	TOTAL DES TERRES occupees par des exploi- tations agricoles		TERRES en culture.		RAPPORT des terres en culture aux terres occupees.	Valeur des fermes avec les constructions (en millions de dollars).	Valeur du cheptel agricole (en millions de dollars).
		Millions d'acres.	Millions d'hectares.	Millions d'acres.	Millions d'hectares.			
1850. . . .	4,449	293	117	113	45	38.5 p. 100	3,271	151
1860. . . .	2,044	407	163	163	65	40.1 —	6,645	246
1870. . . .	2,659	407	163	189	75	46.3 —	9,262	336
1880. . . .	4,008	536	214	284	114	53.1 —	10,197	406

L'étendue des propriétés rurales désignées comme *lands in farms* est beaucoup plus considérable, puisqu'elle forme, en 1880, un total de 214 millions d'hectares.

Dans la *Nouvelle-Angleterre*, excepté le Maine, et dans les autres *États du nord-est*, New-York, Pennsylvanie, New-Jersey, Delaware, excepté la région des Appalaches, dans la *région entre les grands lacs, l'Ohio et le Mississipi*, et même par delà, dans l'*Iowa*, presque toutes les terres constituent des propriétés rurales, tandis que dans les autres parties de l'Union beaucoup de terres n'ont pas encore reçu cette affectation.

De grandes facilités sont données pour l'acquisition de la terre. Le *Homestead*

(1) Sous la désignation de terres en culture, *improved lands*, sont compris les pâturages, les prairies, les terres de labour et les jachères. Dans la statistique des exploitations rurales ne sont pas comprises celles qui ont moins de 3 acres, produisant une valeur vénale de moins de 500 dollars.

act, voté en 1862, autorise tout citoyen et tout étranger déclarant vouloir devenir Américain à acquérir, à son choix et sur le vu du cadastre, 65 hectares parmi les terres encore libres au prix des frais d'arpentage (1 fr. 35 c. environ par hectare); chacun de ses fils, à sa majorité, peut en faire autant jusqu'à concurrence de 260 hectares pour une famille. Les squatters, c'est-à-dire les pionniers qui défrichent, peuvent réclamer, après cinq ans d'occupation, un titre définitif de propriété sur 260 hectares (1).

Depuis 1870, toutes les terres libres ont été déclarées domaine de l'Union, en partie arpentées et mises en vente, au fur et à mesure, au prix de 16 fr. l'hectare. En 1877, 600,000 hectares ont été vendus ainsi; en 1879, 3 millions d'hectares, dont plus de la moitié dans le *Kansas*, le *Dakota* et le *Nebraska*.

Mais la propriété rurale comprend elle-même de vastes espaces inexploités. Ces espaces qui représentaient 61 p. 100 de la propriété rurale en 1850, ne représentent plus que 47 p. 100 environ en 1880. Dans le nord-est même, ils figurent encore en moyenne pour 35 p. 100 environ, c'est-à-dire pour un peu plus du tiers des terres (2). A l'ouest du Mississippi, ils atteignent, aux deux extrémités, nord et sud, 85 p. 100 dans le *Dakota* et 83 p. 100 dans le *Texas*.

L'étendue des exploitations est très variable et tend à diminuer; le census de 1850 la portait en moyenne à 80 hectares, celui de 1880 à 54 hectares. Elle est moindre dans le nord-est et dans l'Utah que dans la plupart des autres régions, moindre dans l'est que dans l'ouest (3); c'est en Californie qu'elle est le plus élevée (environ 190 hectares). Il y a un certain nombre d'exploitations très grandes : on en a souvent citée une dans le *Dakota* (ferme Casselton), qui occupait, en 1882, 30,000 hectares, dont 8,000 étaient emblavés. Mais les très grandes fermes sont des exceptions, parce qu'elles sont difficiles à diriger, et les exploitations relativement petites l'emportent de beaucoup en nombre; sur un total de 4 millions de fermes, on n'en comptait que 28,578 ayant plus de 1,000 acres, tandis qu'il y en avait 1,695,000 de 100 à 500 acres, et 1,032,000 de 50 à 100 acres; ces dernières sont exploitées presque exclusivement par le cultivateur lui-même et par sa famille.

La valeur de la propriété rurale s'est accrue en proportion, non seulement de la surface, mais du revenu; on l'estimait à 16 milliards de francs en 1850 et à plus de 50 milliards en 1880.

Le cheptel mort et le cheptel vivant ont augmenté dans de fortes proportions aussi : 755 millions et 2,720 millions de francs en 1850, et plus de 2 milliards et de 7 milliards et demi de francs en 1880. La valeur totale de la production agricole en 1879 a dépassé 10 milliards de francs. Le *Massachusetts*, le *Connecticut*, le *NEW-YORK* et la *PENNSYLVANIE*, moins les parties montagneuses, dans l'est, l'*OHIO*, l'*ILLINOIS*, l'*Indiana*, l'*Iowa*, le *Missouri*, le *Michigan* méridional, le *Wisconsin* et une partie du *Missouri* dans le centre occupent les premiers rangs sous ce rapport

(1) Le *timber-culture act* de 1873 donne, en outre, dans plusieurs États droit à 32 hectares en faveur de celui qui, pendant trois ans, a boisé un terrain de plus de 5 acres.

(2) Dans le *New-York*, la proportion était, en 1870, de 29 p. 100 seulement; elle était de 50 p. 100 dans le *Maine*.

(3) La moyenne des fermes est, par exemple, de 24 hectares dans le *Massachusetts*, de 40 dans le *Wisconsin*, de 190 en Californie.

et sont aussi les États dans lesquels l'ensemble de la production agricole a le plus de valeur (1). Il faut y ajouter la *vallée du Mississipi* et certaines parties du bassin du Tennessee et de la région au sud des Appalaches.

Dans les États du nord-est, l'agriculture rappelle celle de l'Europe, quoique presque aucune ferme ne pratique la culture intensive ; la terre a encore trop peu de valeur pour que le cultivateur se décide à y dépenser beaucoup de capital afin d'en accroître le rendement : on défriche plus qu'on n'améliore. Dans le centre et dans l'ouest, où la terre vaut beaucoup moins que dans l'est, c'est une culture tout à fait extensive qui prévaut ; en général, on est porté beaucoup plus à défricher qu'à améliorer. Les bâtiments d'une exploitation nouvelle, dans cette région, se composent ordinairement d'une maison à deux étages, construite en bois sur des fondements en briques, où loge le colon, et d'étables en planches pour le bétail et le fourrage. Souvent le propriétaire entoure son domaine d'un enclos en bois vert dans les régions boisées, ou en pierres sèches.

Sur des défrichements récents, dans les terres profondes, on peut obtenir une longue série de récoltes de maïs ou de blé sans se préoccuper d'un assolement conservateur.

En Californie, on a vu des terres neuves rendre jusqu'à 80 hectolitres à l'hectare ; ordinairement on pense que les bonnes terres peuvent rendre pendant une quinzaine d'années 25 hectolitres ; les terres de troisième qualité rendent 10 hectolitres et moins. Les terres s'épuisent surtout par la culture répétée du froment, et les bons agriculteurs s'appliquent à pratiquer un assolement quadriennal dont le trèfle est la récolte fondamentale et qui comporte dans les autres années le maïs ou le blé, l'orge ou le seigle, ou l'avoine. On ne prend presque jamais la peine d'épandre sur la terre le fumier des étables, et la paille est brûlée. Le drainage et les autres améliorations foncières sont encore de rares exceptions. La moisson est souvent incommodée par les mauvaises herbes et quelquefois elle est détruite par les sauterelles, qui s'abattent en nuées épaisses sur le sol, ou par les moucheron. Dans certaines grandes cultures, on ne moissonne pas tout le maïs ; après que les beaux épis ont été cueillis à la main, on lâche le bétail qui pâture le reste. Partout on vise à l'économie de la main-d'œuvre, qui est très coûteuse (2) ; aussi les États-Unis sont-ils peut-être le pays du monde où l'on fait le plus usage de machines pour le travail agricole, où les machines sont le plus perfectionnées et où les cultivateurs sont le plus habiles à s'en servir. Les petits cultivateurs et les défricheurs, qui sont en général d'une énergie remarquable et qui se passent d'ouvriers, ont un très rude labeur. Comme la condition de domestique est peu goûtée par les filles de race blanche, le labeur de la femme n'est guère moins rude que celui du mari. Les ouvriers engagés à l'année sont à peu près fixes ; les ouvriers à la journée ne vivent guère attachés à une ferme ; ils louent tantôt ici et tantôt là leur travail qui est très peu demandé l'hiver, mais qui est recherché et payé cher l'été.

Dans le sud, la culture du coton ou l'élevage des bestiaux donne aux exploitations agricoles un caractère différent.

(1) Dans ces États, la valeur totale de la production totale agricole était estimée, en 1870, de 3,000 à 4,500 dollars et plus par mille carré, soit de 60 fr. à 90 fr. et plus par hectare du territoire. C'est une proportion bien inférieure à celle des pays d'Europe où le sol est presque entièrement défriché et où l'on pratique la culture intensive.

(2) En 1879, le salaire par mois pour l'ouvrier de ferme non nourri était d'environ 20 à 25 dollars.

Les céréales. — Les États Unis sont la contrée qui, sur la terre, produit la plus grande quantité de maïs. Les Indiens le cultivaient avant la venue des Européens, et on ne le désigne encore que sous le nom de blé indien, *indian corn*. C'est une céréale productive qui comprend des variétés nombreuses, maïs rouge, maïs blanc, petit maïs, etc., qui rend environ 15 à 25 hectolitres dans les terrains médiocres et de 35 à 60 hectolitres à l'hectare dans les bons terrains, sur le bord des cours d'eau. Elle a l'avantage de pouvoir être semée et récoltée pendant une période plus longue que le blé, condition favorable à la culture dans un pays où les bras sont rares; aux environs d'Indianapolis, un seul homme peut cultiver une douzaine d'hectares. Elle repose et nettoie la terre et elle peut être cultivée plusieurs fois de suite sur le même sol. Elle vaut en moyenne 6 fr. l'hectolitre, et elle a un emploi assuré soit pour la nourriture des habitants, qui en consomment à presque tous les repas sous des formes diverses, soit pour l'alimentation des porcs et des bœufs. Comme elle est consommée en grande partie sur place, elle appauvrit moins le sol que le blé, qui est ordinairement vendu au loin, quoique sur beaucoup de points on fatigue la terre par la continuité des mêmes récoltes et que, depuis 1860, l'exportation du maïs en Europe et dans l'Amérique anglaise ait pris une grande importance (1).

C'est entre le 42° et le 37° degré de latitude, dans les plaines de l'Ohio, du Missouri et du Mississippi moyen, que le maïs est le plus cultivé, principalement au sud du confluent de l'Ohio. L'ILLINOIS (surtout avec les comtés de Bureau, de Champaign, de Christian, de Hancock, de Henry, d'Iroquois, de Knox, de La Salle, de Lee, de Livingston, de Logan, de Mc-Lean, de Macon, de Mercer, d'Ogle, de Sangamon, de Vermilion, de Whiteside) et l'IOWA (comtés de Benton, de Cedar, de Fremont, de Linn, d'Osceola, de Pottawattamie) tiennent la tête. Le Missouri, l'Indiana, l'Ohio, le Kansas, le Kentucky et le Tennessee, le Nebraska viennent au second rang. Ces neuf États donnent à peu près les trois quarts de la récolte totale. Néanmoins, on le cultive aussi dans le sud du bassin du Mississippi, et surtout dans le Texas, où il est, avec le riz, un des principaux aliments de la population, et dans l'est, sur les bords de la baie de la Delaware et de la baie de Chesapeake.

L'Illinois, l'Iowa, l'Indiana, le Missouri, l'Ohio, le Delaware sont les États qui produisent le plus de maïs relativement à la superficie de leur territoire (de 5,817 boisseaux par mille carré pour l'Illinois à 1,986 pour le Delaware); l'Iowa, le Nebraska, le New-Hampshire, le Vermont, le Missouri sont ceux où le rendement par acre cultivé en maïs est le plus élevé (de 41 boisseaux pour l'Iowa et 36 pour le Missouri).

Cette culture fait de rapides progrès; la récolte était de 135 millions d'hectolitres en 1840, de 223 millions en 1850, de 335 millions en 1860, de 304 millions en 1870, et de 642 millions d'hectolitres en 1880. La superficieensemencée étant de 26 millions d'hectares, le rendement moyen est d'environ 25 à 26 hectolitres par hectare (2).

Le FROMENT se concentre beaucoup plus encore que le maïs dans la région

(1) Environ 30 à 35 millions d'hectolitres (avec la farine), moyenne de 1878-1881.

(2) Le prix du maïs qui, de 1825 à 1863, avait oscillé sur le marché de New-York entre 50 cents et 1 dollar le boisseau, s'écartant rarement et de peu au-dessus ou au-dessous de ces limites, a monté très haut, sous l'influence de la guerre de 1863 à 1870, et, depuis 1870, n'a cessé de descendre; en 1880, il était d'environ 55 cents.

située au nord du 37° parallèle. Cependant il craint les froids rigoureux de la Nouvelle-Angleterre et il y est peu cultivé.

Il a été introduit en 1602, dit-on, par un navigateur et cultivé quelque peu par les premiers colons de la Virginie; mais cette culture n'a pris de développement que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle où les colonies, principalement le New-Jersey, en exportaient un peu en Angleterre (366,000 hectolitres en 1791) et beaucoup plus aux Antilles et dans l'Amérique du sud.

Mais dans l'ILLINOIS (comtés de Madison, de Pike, de Saint-Clair, etc.), l'INDIANA, l'OHIO, le MICHIGAN, le MINNESOTA, l'IOWA, la récolte dépassait, en 1880, 10 millions d'hectolitres. Au même groupe appartiennent le *Missouri*, le *Wisconsin*, le *Kansas*, le *Nebraska*, le *Kentucky*. Dans l'ouest, la CALIFORNIE produit aussi une dizaine de millions d'hectolitres, et dans l'est, la *Pennsylvanie* et le *New-York* récoltaient 7 et 4 millions d'hectolitres.

L'*Indiana*, l'*Ohio*, l'*Illinois*, le *Maryland*, le *Michigan* étaient, en 1880, au premier rang sous le rapport de la production du froment à la superficie du territoire (de 1,316 boisseaux par mille carré pour l'*Indiana*, à 618 pour le *Michigan*); les territoires de *Montana*, d'*Idaho*, de *Washington*, le *district de Columbia*, l'État de *Colorado* sous le rapport du rendement par acre (de 26 boisseaux par acre pour le *Montana* à 22 pour le *Colorado*) (1).

Jusqu'en 1848, plus de la moitié de la production du froment appartenait aux États riverains de l'Atlantique; en 1880, ils ne rendaient que 22 millions d'hectolitres (dont 15 pour les États du nord et 7 pour ceux du sud), soit moins du septième de la récolte totale. La Nouvelle-Angleterre fournit à peine 5 millions d'hectolitres, quoique sa population atteigne 4 millions d'habitants (2); elle achète aujourd'hui une partie de son blé aux fermiers de l'ouest. De 1849 à 1869, la supériorité a passé aux États situés entre les Appalaches et le Mississipi, qui ont fourni à peu près la moitié de la récolte totale; ces mêmes États, en 1880, ont encore donné 80 millions d'hectolitres, près de la moitié de la récolte. Mais, depuis 1869, la culture s'est développée à l'ouest du Mississipi, et, en 1880, les États de cette région représentaient plus du tiers de la récolte (48 millions d'hectolitres); les États du Pacifique ont, en outre, récolté 11 millions d'hectolitres. Le centre de la production s'est éloigné vers l'ouest, à mesure que les terres déjà en culture ont été plus fatiguées et que la colonisation et les moyens de transport ont permis de nouveaux défrichements.

Dans les États de la côte du Pacifique et dans les États du centre-nord, le blé de printemps, quoique de moindre qualité, domine, surtout dans l'*Iowa*, le *Wisconsin* et le *Minnesota*. La limite méridionale de la zone des blés de printemps passerait à peu près par une ligne allant du Colorado au lac Ontario; la rigueur des hivers ou l'humidité des printemps y sont au nombre des causes qui ont déterminé cette préférence. Au contraire, à l'est du Mississipi, les blés d'hiver sont préférés. Dans le sud on cultive des blés durs.

(1) Le prix du froment, à New-York, a été plus variable que celui du maïs. En 1825, 1846, il était blé 75 et de 85 cents; en 1836, il dépassait 2 dollars 10 cents. En 1855, il a dépassé 2 dollars 85 cents, et, en 1866, il a presque atteint 3 dollars 50 cents. Depuis 1873, il a une tendance manifeste à la baisse. En 1880, il a varié de 1 dollar 5 cents à 1 dollar 60 cents.

(2) La France récolte plus de 2 $\frac{1}{2}$ hectolitres de froment par habitant.

Le froment est de toutes les céréales celle dont l'exportation est la plus considérable. Cette exportation n'a pris de développements rapides que depuis 1840, lorsque les canaux, les chemins de fer et la navigation maritime à vapeur ont eu facilité les débouchés; de 1 million et demi d'hectolitres environ (moyenne de 1825 à 1840), l'exportation annuelle est montée à 15 millions (moyenne de 1870-1878) et a atteint 90 millions (1) (moyenne de 1879-1881).

Le commerce a stimulé l'agriculture. Depuis la fin de la guerre civile (1866) jusqu'en 1880 la superficie emblavée a doublé et, sans que le rendement par hectare se soit accru, la production s'est élevée successivement à 31 millions en 1840, à 40 en 1850, à 69 en 1860, à 115 en 1870 et à 168 millions d'hectolitres en 1880. Sur une superficie cultivée de 14 millions d'hectares, c'est un rendement moyen d'environ 12 à 13 hectolitres par hectare (2).

Ce rendement paraît être généralement plus élevé dans la *Nouvelle-Angleterre* (18 à 13 hectolitres à l'hectare pour la période 1866-1874) qu'ailleurs; il est médiocre en Californie; c'est dans les *États du sud*, au sud du Potomac et de l'Ohio et à l'est du Mississipi qu'il est le plus faible (8 à 5 hectolitres à l'hectare).

L'AVOINE égale presque aujourd'hui le blé en importance. La récolte qui était de 52 millions en 1850, 62 en 1860, 103 en 1870, a été de 150 millions d'hectolitres en 1880; soit, sur 6 millions et demi d'hectares, un rendement de 23 hectolitres à l'hectare. Ce sont encore à peu près les mêmes États, ILLINOIS, *Iowa*, *Wisconsin*, *Minnesota*, *Michigan*, *Missouri*, qui occupent les premiers rangs. Dans la région de l'est, *Pennsylvanie* et *New-York*, l'avoine l'emporte de beaucoup sur le froment et, comme elle n'exige pas pour mûrir une aussi longue durée de chaleur, elle prospère davantage dans la *Nouvelle-Angleterre*. Les territoires de *Washington*, le *Minnesota*, le *Vermont* étaient dans le premier rang, en 1880, sous le rapport de la production.

L'orge est d'une culture moins générale et plus récente. La *Californie* seule en cultive beaucoup; son orge est très estimée par les brasseurs. Le *New-York*, le *Wisconsin*, l'*Iowa* viennent ensuite. La récolte qui était, en 1860, de moins de 2 millions, s'est élevée, en 1880, à 15 millions d'hectolitres, avec un rendement moyen de 20 hectolitres à l'hectare.

Le sarrasin est bien moins cultivé encore (environ 4 millions et demi d'hectolitres en 1880) et n'a d'importance que dans le *New-York* et la *Pennsylvanie*.

Le seigle, que l'on cultive en petite quantité dans la plupart des États (un peu plus de 7 millions d'hectolitres en 1880), n'a d'importance que dans le groupe de l'est (*Pennsylvanie* et *New-York*) et dans quelques États du groupe du centre (*Illinois*, *Wisconsin*, *Iowa*).

La culture du riz est concentrée dans la partie côtière des Carolines, surtout de la CAROLINE DU SUD (comtés de Beaufort, de Charleston, de Colleton, de Georgetown, etc.) et de la Géorgie (comté de Chatham, etc.) et sur quelques points de la côte du golfe du Mexique, principalement dans la Louisiane (paroisses d'Iberville, de Saint-James, de Plaquemines, de Lafourche, etc.). Elle est pratiquée dans le voisinage des rivières et dans les terrains bas formés d'alluvions et faciles à inon-

(1) Dans ces nombres figurent le blé et la farine évaluée en hectolitres de blé.

(2) L'année 1880 est considérée comme bonne. La moyenne de 1870-1877 avait été seulement de 10.8 hectolitres à l'hectare et le prix moyen a été de 15 fr. 63 c. l'hectolitre.

der. Le rendement moyen est d'environ 750 kilogrammes à l'hectare, et la production totale de 50 millions de kilogrammes. Cette culture était plus prospère il y a trente ans qu'aujourd'hui.

Le progrès de la culture des céréales a stimulé l'exportation, et le succès que ces céréales ont eu sur les marchés européens, a aiguillonné à son tour l'agriculture. Cette exportation, qui ne dépassait guère 400 millions de francs en 1871, atteignait presque 1 milliard et demi en 1880, dont environ 800 millions achetés par l'Angleterre et 300 par la France; elle consistait surtout en FROMENT (environ 1 milliard de francs), en *farine de froment* et en *maïs*. Quoique les années suivantes aient été moins favorables, parce que les récoltes européennes ont été meilleures, l'exportation a cependant encore dépassé 900 millions de francs en 1882.

CHICAGO, qui réexpédie aux ports de l'Atlantique, et NEW-YORK en première ligne, *Baltimore, Philadelphie, San-Francisco*, en seconde ligne, puis *Boston, la Nouvelle-Orléans, Portland*, etc., sont les principaux ports d'exportation.

On voit, par ce qui précède, combien l'*Atlas statistique des États-Unis* est riche en documents sur l'agriculture; les autres parties de ce magnifique ouvrage ne sont pas moins développées. C'est, je le repète, le tableau le plus complet et le plus saisissant que l'on ait publié jusqu'ici sur la situation morale, économique et industrielle de ce vaste pays (1).

Émile LEVASSEUR (de l'Institut).

(1) *Accroissement de la population des États-Unis.*

RECENSEMENTS.	POPULATION.	ACCROISSEMENT P. 100.
1790.	3,929,827	—
1800.	5,305,925	2.98
1810.	7,239,814	3.08
1820.	9,654,596	2.88
1830.	12,866,020	2.85
1840.	17,069,453	2.81
1850.	23,191,816	3.04
1860.	31,445,080	3.62
1870.	38,558,371	2.04
1880.	50,155,783	2.61

Capitale : Washington, 147,293 habitants.

Principales villes : New-York, 1,206,299; — Philadelphie, 847,170; — Brooklyn, 566,663; — Chicago, 503,185; — Boston, 362,839; — Saint-Louis de Missouri, 350,518; — Baltimore, 332,313; — Cincinnati, 255,139; — San-Francisco, 233,959; — Nouvelle-Orléans, 216,690; — Cleveland, 160,146; — Pittsburg, 156,396; — Buffalo, 155,135 habitants.